

Titre de l'article :

ALORS, FINALEMENT, QUI EST (ENCORE) RACISTE EN EUROPE ? ESSAI DE RÉFLEXION SUR LA QUESTION DE L'ALTÉRITÉ EN ITALIE CONTEMPORAINE A PARTIR D'UNE RESTITUTION D'EXPÉRIENCE D'UN ÉTUDIANT CAMEROUNAIS APRÈS UN BREF SÉJOUR D'ÉTUDES DANS LA VILLE DE TURIN.

DE PATRICK BELINGA

Ce que je m'en vais livrer à travers ce modeste papier ne constitue qu'un ensemble d'observations, de compréhensions, de perceptions et d'appréhensions personnelles de la question de l'altérité en Italie, sur la base d'un petit séjour d'études dans la ville de Turin. L'idée m'est venue ainsi de commettre un petit article sur la question au travers de mes journées passées aux côtés de mes alter ego italiens auprès desquels, évidemment, je me faisais identifier ou remarquer, parfois à mon insu, d'abord parce que je suis différent.

Cette conscience et ce discours de la différence, s'ils restent quelque peu permanents de nos jours, malgré les multiples appels et rappels à et de l'humanité de tous les peuples, ne sont pas du tout nouveaux. En effet, de façon officielle, c'est dans la pensée politique de l'Europe des Lumières que s'est systématiquement constitué le discours de la différence et de la race, davantage accentué au début du XXe siècle. Rappelons-le avec l'heureuse plume d'Achille Mbembe, la caractéristique fondamentale du discours de la différence était sa simple réduction à une économie de l'altérité où l'Autre (le non-occidental en général) était un étant sans être, c'est-à-dire, n'était pas du tout. Mieux encore, « en réalité, l'on est en présence d'un principe du langage et de systèmes de classification où *différer* de quelque chose ou de quelqu'un, *ce n'est pas seulement ne pas être comme* (au sens d'être non identique ou encore être-autre). *C'est aussi ne pas être tout court* (non-être). Plus encore, *c'est n'être rien* (néant). »¹ C'est très exactement ce qui aurait alors favorisé, sous les auspices d'un prétendu « lourd fardeau de l'homme blanc », les douloureuses et réductrices expériences de la colonisation (lire par exemple les écrits de Franz Fanon à ce propos) ou de l'esclavagisme sous toutes ses formes, et, beaucoup plus tard, l'avènement des dictatures fascistes et nazistes à la première moitié du XXe siècle, dont les détails ne nous intéressent pas ici tant les logiques sociopolitiques qui ont accompagné cette dynamique historique sont beaucoup plus complexes (Lire Alf Lüdtke, *Histoire de la quotidienneté*, 1994 ou Béatrice Hibou, *Anatomie politique de la domination*, 2001). Nous ne parlerons, ici, que des idées politiques et de leur implication dans la pratique phénoménologique et les logiques de subjectivation autour de la différence dans l'Italie contemporaine.

En effet, selon le discours ordinaire, ce sont ces idées politiques autour de la race et de la différence qui auraient alimenté les attitudes et pratiques racistes émanant de l'Europe et de l'Occident en général à l'endroit des autres peuples, dont africains. Cela n'est pas totalement faux. Mais, continue notre doxa, ces attitudes que l'on a peut-être cru disparues plus tard, pratiquement après la seconde guerre mondiale, sont restées permanentes jusque de nos jours et continueraient à alimenter les imaginaires et attitudes de racisme présents chez les européens, ou chez les italiens plus particulièrement en ces moments marqués surtout par

1- Achille Mbembe, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Karthala, 2000, P. 13.

l'affluence migratoire des *noirs* que les *blancs* ont du mal à digérer. Et c'est là que réside notre petit doute.

Car, loin d'être idéalistes, nous voudrions bien nous demander ce qui, tant d'années après l'admission du sujet non-occidental au club de l'humanité, tant d'années après les multiples luttes de part et d'autre du monde en faveur de l'égalité du genre humain, reste finalement du racisme, du suprématisme et du chauvinisme occidental, tout au moins en Italie. Autrement dit, quelle part ces mouvements humanitaristes (ne pas lire humanitaires) ont-ils eu, en tant qu'idées, à l'endroit des pratiques et idées *racialistes* et de la différence qui ont longtemps dominé l'Occident ? Pas de statistiques qui puisse nous y aider exactement, pas assez de temps pour essayer de nous intéresser à d'éventuelles études dans ce sens, d'autant plus que notre objectif n'est pas si grand que cela, confiants en notre petite expérience de vie à Turin et en les contacts que nous avons eus dans la rue, dans les services publics (hôpitaux, banques, université) à travers les regards que nous avons subis et les discours ou conversations que nous avons souvent eus, nous voulons proposer ici notre petite compréhension de la question de l'altérité en Italie aujourd'hui, en espérant ne pas heurter, frustrer ou même décevoir quelques personnes qui auraient des positions déjà fixées. L'on pourra, au moins, se consoler en se disant qu'il ne s'agit aucunement là d'une étude proprement scientifique, mais seulement d'un petit exercice de phénoménologie, en soi subjectif, mais se voulant assez objectif, parce que, nous l'espérons, nuancé et moins catégorisé. Ni science ni expertise. D'où tenons-nous alors notre petite assurance ? A partir de quoi allons-nous poser nos conclusions ? En fait, il s'agit très spécifiquement pour nous d'oser une projection imaginée dans l'imaginaire du sujet Italien à partir des idées qui ont structuré la praxis sociale autour de la question de la différence en Italie, sous une certaine dialectique hégélienne qui voudrait, on le sait, que la superstructure (les idées) détermine l'infrastructure (ici les pratiques).

Alors, disons-le d'emblée : il serait très incorrect de continuer à soutenir que les italiens sont racistes tout court. C'est une idée que nous avouons avoir entretenue avant et quelques jours avant la fin de notre séjour d'études. Mais, elle n'est pas tout à fait vraie. Et ceux mêmes parmi les italiens qui le disent ou le pensent se trompent à leur propre compte. Que nous semble-t-il alors ? Il nous vient à l'esprit non pas de poser qu'il y en a qui sont racistes et d'autres qui ne le sont pas, ou qu'il y en a qui le sont plus et d'autres qui le sont moins. Ce serait très simpliste ainsi et un simple reflet d'un apophtegme déjà connu, selon lequel : « *partout où l'on va, on trouve des bons et des mauvais* ». Lorsque l'on regarde intrinsèquement l'expression de l'altérité italienne à l'endroit des *hommes de couleur*, elle prend une coloration tout à fait nouvelle, dès que l'on la situe dans la « longue durée » (Braudel) des discours de la différence ou de la race et de l'humanisme qui ont structuré les idées politiques en Europe. Il convient, dès lors, de proposer la lecture de cette altérité italienne comme la symbiose complexe de ces deux grands discours ou de ces deux grands moments d'idées: plus clairement, d'une part, l'idée de la différence d'avec l'Autre comme néant et, plus tard, comme sous-homme, a laissé, aujourd'hui, un ensemble de stigmatisations, de catégorisations et de préjugés dans les imaginaires italiens qui alimentent diversement les rapports d'un Italien à un *sujet de couleur*, à un noir. D'autre part, la conscience de l'humanisme a, par ailleurs, favorisé une ambiance de convivialité, de l'amitié et de

l'hospitalité, qui cache un certain désir de curiosité (« *La volonté de savoir* » aurait dit Michel Foucault parlant d'autre chose) lors de la rencontre d'avec *la* différence, désir très marquant aujourd'hui sur la scène de l'altérité en Europe et en Italie plus précisément. On le verra donc un peu plus loin : Rien de tout cela ne suggère quelque forme de racisme mais seulement, selon nous, des formes tout à fait normales et assez spécifiquement occidentales (ou italiennes) caractéristiques de la rencontre *contemporaine* d'avec l'Autre. Spécifiquement occidentales tout simplement parce qu'elles se posent en fonction et en droite ligne d'une longue construction d'idées et de discours de l'altérité en Europe et, au moins, parce que, ce nous semble, il n'en est rien de tel de la question de l'altérité dans *LE* pays des noirs, tout au moins dans le Cameroun contemporain. C'est autour de ces deux impressions et phénomènes psychologiques (stigmates et désir de connaître) que l'Italie contemporaine cherche ou construit sa voie d'une nouvelle altérité qui n'a, insistons-y, rien de raciste. Essayons à présent d'explicitier tout cela par deux petits paragraphes.

Les Italiens : Victimes de catégorisations, de stigmates et de préjugés ou acteurs du racisme ?

Quand on se balade volontiers, en tant que noir, dans les rues, quand on emprunte les transports publics de Turin, quand on rentre dans une salle de classe ou dans un amphithéâtre, il est presque de l'ordre de l'intuition de s'attendre à ce que des regards nous fixent, nous parlent et cherchent à nous décrypter. On peut encore se rendre à un poste de police et subir des questionnements dignes d'une certaine « souffrance de l'immigré », allant jusqu'à l'humiliation et la ridiculisation. L'homme noir est, partout, une minorité visible. Parfois alors, ces regards peuvent laisser entendre des formes de dédain, de méchanceté, de peur et de frustration ; parfois seulement, ils présagent une sorte d'étonnement (philosophique ?) significatif de la rhétorique de l'étrangeté. Le noir est donc, sous cette coupe, à la fois étrange et étranger. Mais, cela veut-il dire qu'il s'agisse là de résurgence du racisme ? Il est vrai que la condescendance et la pitié qui peuvent souvent accompagner ces regards soient susceptibles d'amener à conclure à un certain comportement raciste ou *racialiste*. Or, il n'en est rien de tel. La preuve en est que lorsque l'on remarque que le noir est capable de mener certaines actions auxquelles les préjugés l'auraient condamné à l'inaction, comme répondre à des questions en classe, faire de très belles présentations, écrire un livre ou faire un rapport, tout cela éveille la surprise et l'étonnement des italiens (étudiants surtout). On peut les voir, dès le moment même, sortir de leur bulle catégorisée et marquée de préjugés et réaliser leur ignorance. Contrairement à ce qui avait cours dans les années passées, de façon générale, l'Italien d'aujourd'hui se rend de plus en plus compte de son ignorance quant au rapport avec *Sa* différence, même si les faits migratoires, avec le « misérabilisme » qu'ils alimentent, continuent d'entretenir quelque peu l'imaginaire et la pratique de la prétention et de la condescendance. Dans tous les cas, il y a de plus en plus, au-delà de cette condescendance et de cette pitié, la tentation pressante d'humaniser ou de super-humaniser l'homme noir. C'est dire que les idées politiques de néantisation de l'homme noir qui avaient cours dans les siècles passés ont donné lieu, aujourd'hui, à la formation et à la constitution d'une grande part des imaginaires, sous forme de préjugés, dans l'altérité des Italiens avec les noirs. Mais, qu'on nous lise bien : il s'agit bien seulement de préjugés et non pas de racisme ni en puissance, ni même en acte (au sens aristotélicien). Et c'est autour de ces préjugés que le sujet italien se

rapporte aujourd'hui à *sa* différence, en se laissant entraîner par eux dans leur grammaire stigmatisée jusqu'à ce qu'il se rende compte (après combien de temps ?) de leur caractère illusoire et faux. D'où, chez certains italiens, la volonté de savoir, de découvrir ces autres façons de savoir qu'on sait, qu'on pense, qu'on sent et qu'on agit qui ne sont rien d'autres que d'autres formes de conscience et de se rapporter au monde et à l'Autre, des formes de conscience qui ne sont ni standards chez tous les peuples noirs, ni même encore réellement posées sur une échelle inférieure à celles du *blanc*.

Vers un relativisme culturel en Italie ? Ou le désir de mieux connaître La différence

Chez le sujet italien contemporain, il y a de plus en plus l'affirmation de la conscience d'une fausse phénoménologie à l'endroit du sujet noir qui s'est largement basée sur un discours de la différence et de la race dont le propre a toujours été d'être tordu. Il est malheureusement vrai que des anthropologues de grandes envergures avaient participé à cette absurdité dont les dangers se mesurent jusqu'à nos jours. Quoiqu'il en soit, bien que ces idées racistes aient été entretenues pendant longtemps dans toute l'Europe (comme au cours de la « situation » fasciste italienne), notre petit séjour nous a permis de voir en l'Italien d'aujourd'hui un sujet qui essaye d'aller outre ces idées fixées et de se mettre proprement à *l'école de l'Autre*. A plusieurs reprises, à l'Université ou dans les services de santé publique nous nous sommes faits plusieurs connaissances qui, dans leur démonstration d'amitié, de convivialité et d'hospitalité, ou tout simplement d'ouverture, laissaient entendre une volonté de se rapprocher du noir pour davantage connaître ses origines, sa culture, ses traditions, son système linguistique, en en acceptant, tantôt sous des rires éclatés, tantôt sous des yeux admirateurs, la logique, la rationalité, la philosophie et la normalité. C'est à ce titre que nombreux d'entre eux, qui étudient pourtant des cours de géographie, découvrent en se rapprochant de nous qu'il y a plusieurs pays en Afrique ou que tous les africains ne sont pas décidément tous noirs. Les plus curieux d'entre eux peuvent venir, en vous taquinant, vous poser des questions un peu frustrantes sur vous ou prendre l'engagement de parler de vous à votre place. Au lieu de prendre mal cette attitude, nous pensons qu'il soit préférable de la replacer dans le contexte de son présupposé intentionnel: c'est-à-dire qu'une telle personne, qui pense connaître des choses sur le noir (mais qui sont un peu tordues), aurait quand même pris la peine de lire dans un journal, dans un livre, ou dans un cours, certes sans assez de discernement ou de remise en question, dans son intention (noble en soi) de connaître l'Autre. Même s'il ne s'agit pas directement de la question du noir, il nous souvient qu'un bon ami italien, qui nous avait invités à un dîner et qui avouait n'avoir jamais eu d'amis noirs auparavant, en commentant la logique du ramadan, confiait qu'il avait lu dans un journal italien que la philosophie du ramadan consiste en ce qu'à la tombée de la nuit, le prophète Mohammed (PBSL) se réveille de sa tombe pour permettre aux fidèles de manger. Dans sa façon de nous le confier, il nous avait semblé qu'il voulait bien se rassurer auprès de nous que cette idée est bien réelle, même s'il prétendait en même temps bien connaître la religion musulmane sur ce plan. Ce que nous niâmes après des explications plus appropriées et justifiées. On comprend de plus en plus qu'être différent ne veut pas significativement dire ne pas être, et que même le néant ne se réduit pas à l'irrationalité et à l'absurdité manifestes. Ce ne serait non plus être au négatif par rapport à Moi. Etre différent c'est simplement être un Moi-Autre, c'est être Moi-Autrement.

En conclusion, on voit bien, dans tous les cas, que de tout ceci il ressort que loin d'une tendance ou attitude raciste, l'Italien ordinaire contemporain vit selon une logique de l'altérité caractérisée et mue par de multiples catégorisations, stigmatisations et préjugés hérités du Temps raciste face auxquels il résiste ou succombe selon la profondeur avec laquelle il est traversé par la quête d'une nouvelle phénoménologie de l'Autre. Les Italiens d'aujourd'hui ne sont pas racistes. Ce sont simplement des fils d'un certain âge raciste que les idées humanitaristes ont bouleversé et qui les amènent à rechercher de nouvelles voies dans les manières de se rapporter à l'Autre, à *l'homme de couleur*, malgré le trouble qu'alimente toujours le fait migratoire à ce sujet, dont le versant vicieux est la fixation d'un certain « misérabilisme » dans l'inconscient de l'Italien dont le présupposé reste que tous les noirs sont foncièrement des migrants irréguliers ou, par là, à la quête d'un refuge paradisiaque que constituerait l'Italie. En tout cas, redisons-le, notre conclusion, nous la tenons de notre perception propre des choses et que nous avons voulu diluer avec un peu de projection imaginé de l'imaginaire de l'Italien à partir des idées politiques cristallisés autour de l'altérité (humanisme libéral et racialisme).